

défendre efficacement les intérêts les plus sacrés de la religion. Le plus valeureux champion plaidera dans le désert, si sa conduite privée est en contradiction avec les principes qu'il défend. C'est pourquoi le chef du Centre imprima à son parti ce cachet d'intégrité morale qui lui est resté jusqu'à ce jour.

Le fait suivant démontre qu'on était, avec raison, intransigeant en pareille matière. Il y a quelques années, l'un des orateurs les plus brillants du Centre fut impliqué dans un petit scandale, que le monde pardonne généralement avec trop d'indulgence. Il pouvait plaider certaines circonstances atténuantes, néanmoins, on lui fit comprendre qu'il devait sortir des rangs. Il donna sa démission sans récriminer ; et les électeurs, pour bien souligner l'affirmation de leurs principes moraux, nommèrent un prêtre à sa place.

Cependant le parti n'était pas strictement confessionnel. Il suffisait d'être chrétien sincère et irréprochable pour faire partie du Centre. De fait, plusieurs protestants appartiennent encore au Centre, et en ont fait partie dès l'origine.

Les timides auraient voulu une latitude encore plus grande, pour faciliter, disaient-ils, l'expansion du Centre. On ne tint aucun compte du conseil, et avec raison. Il en est des partis politiques comme des Ordres religieux : les plus sévères et les plus disciplinés sont ceux qui durent le plus longtemps. Les victoires ne dépendent pas du nombre des soldats, mais de leur valeur. Le Centre l'a prouvé.

Il est piquant de constater qu'à l'origine, la création du Centre a rencontré des adversaires catholiques très chauds, parmi lesquels se trouvaient quelques prêtres. Des prudents et des sages, comme tous les pays ont le triste privilège d'en posséder, craignaient que ce parti ne devint un prétexte de persécution. Ils recommandaient l'effacement et le silence. Si on les avait écoutés, les catholiques d'Allemagne seraient aujourd'hui des îlotes.

Bismark essaya d'abord de paralyser le Centre en lui jetant le Vatican dans les jambes. Il persuada le cardinal Antonelli que le Centre était un parti subversif, et lui arracha un désaveu. Ce fut un moment critique pour le Centre. Mais, à force de tact, Mallinckrodt et ses amis se tirèrent d'embarras.

Plus tard, le tour fut réédité sans plus de succès. Alors Bismark jeta son bonnet hypocrite par dessus les moulins, et monta à l'assaut du catholicisme avec toutes ses troupes et ses munitions. Nos lecteurs connaissent les détails de cette campagne qui conduisit le chancelier de fer à Canossa, et usa son marteau libéral comme les autres.

Mallinckrodt se multiplia avec ses amis dans les luttes parlementaires, soutint les batailles du clergé, encouragea le peuple, et marcha avec les évêques.

Ce à quoi il tenait le plus, c'était l'union active des évêques. Il voulait que son parti se groupât étroitement autour des évêques et de tous les évêques, à cette condition seulement, il espérait le salut.

Les évêques prussiens entrèrent complètement dans cet ordre d'idées. Ils furent le foyer d'où la lumière rayonnait sur l'Allemagne, le point central d'où partaient tous les fils de l'organisation catholique. Entre les évêques et les chefs du parti il y avait un échange non interrompu d'idées, et l'accord des évêques dans la lutte, se maintint par les assemblées périodiques qui avaient et qui ont encore lieu à Fulda. Avec sa perspicacité ordinaire, Mallinckrodt avait senti que la force des catholiques résidait dans l'union des évêques et dans leur action commune.